

RECITS

Premier récit : Yanoun – Al Khalil (Hébron)

9^{ème} mission suisse, 56^{ème} mission de la CCIPPP du 11 avril au 26 avril 2003

Le 12 avril

Tôt le matin, la première partie du groupe se retrouve à Jérusalem. Anne et Yacine sont arrivés la veille, Sandrine et Jonas tôt le matin. Un français, Emmanuel, se joint à nous. Avec les trois coordinateurs de la CCIPPP nous établissons un premier programme : nous nous rendrons dès la fin de l'après midi à **Yanoun**, village situé près de Naplouse. Avant de partir nous faisons un tour de la vieille ville de Jérusalem pour faire quelques courses. Nous voyons plusieurs maisons de colons israéliens en vieille ville, installées en plein quartier arabe. Les appartements sont parfaitement reconnaissables : drapeaux israéliens, barbelés, important système de sécurité et soldats à l'entrée des bâtiments. Nous nous posons tous la même question : comment peut-on avoir envie de vivre dans de telles conditions ?

Tout au long de la route, de nombreuses colonies, la plupart récemment construites sont implantées sur le haut des collines et les terres palestiniennes se retrouvent totalement morcelées. Par rapport aux villages arabes, les colonies sont parfaitement reconnaissables : de petites maisons alignées, sans réelle harmonie, béton et carrés de pelouse qui ne s'intègrent que peu dans le paysage environnant. Evidemment toutes les colonies sont entourées de systèmes de sécurité impressionnants...

Le chauffeur de taxi ne peut pas franchir une certaine limite, car il a des plaques israéliennes. Nous croisons un camion qui nous poussera les derniers kilomètres jusqu'à Akraba, par les routes palestiniennes, perpétuellement endommagées, coupées par des fossés ou des monticules de terres, détruites par les bulldozers. Depuis Akraba, plus que quelques kilomètres nous séparent de Yanoun, où nous arrivons en fin d'après-midi.

Nous avons l'impression d'arriver dans un endroit de rêve : le village est situé à flanc de colline, au milieu de champs d'oliviers dont plusieurs sont centenaires, « *c'est bucolique...* », « *on dirait un petit coin d'Ardèche...* » mais nous allons vite déchanter. Nous retrouvons à la maison des Internationaux un groupe de Français que nous allons relever, ils repartent demain. Ces derniers nous présentent la situation au village et le but de notre présence. Durant notre séjour, petit à petit nous allons prendre conscience de la situation catastrophique dans laquelle les villageois se trouvent. Si aujourd'hui environ 8 familles vivent soit à Yanoun haut, soit à Yanoun bas (le village est réparti en deux zones), il y a quelques mois le village avait été complètement déserté. Suite aux exactions perpétuelles des colons de la colonie voisine d'Itamar (agressions sur les villageois, cultures détruites, terres confisquées, moutons empoisonnés), les gens sont partis s'installer dans la ville proche d'Akraba. Durant une semaine, nous recueillons des témoignages semblables. Chaque famille a connu de graves incidents : les gens ont été agressés, humiliés, plusieurs personnes grièvement blessées, dont un vieillard de 80 ans. Ce dernier s'est fait arracher un œil alors qu'il était dans ses pâturages avec ses moutons. Abdel Latif, le maire du village s'est fait battre à sept reprises, notamment en essayant d'intervenir pour empêcher les colons de baigner leurs chiens dans le puits, seule source en eau potable pour tout le village.

Si le village compte à présent une centaine d'habitants, la présence d'internationaux est primordiale. Nous passons notre première soirée à discuter et faisons connaissance avec certains habitants. Lorsque nous éteignons la lumière, nous découvrons la pression totale à laquelle est soumis le village : depuis les collines aux alentours, des projecteurs sont braqués en permanence sur le village et toute la nuit la lumière pénètre dans les chambres.

13 avril

Le matin, Anne et Sandrine accompagnent Samira, sa fille Maryam et son frère Ali pour garder les moutons. Nous remarquons vite l'angoisse dans les yeux des femmes, leurs prés situés sur le haut du village se trouvent directement en contact avec les terres confisquées par les colons. Et nous prenons conscience qu'à chaque instant, des hommes peuvent surgir de derrière les rochers, c'est déjà arrivé... Les autres sont aller visiter l'école : rencontre avec les 17 élèves et les 4 (!) professeurs. Ensuite nous nous rendons chez le maire, Abdel Latif, qui nous présente une carte qu'il a dessinée lui-même. Elle résume bien la situation : Itamar, fondée à 8 kilomètres en 1983 s'est mise à s'étendre et depuis 1996, les colons se sont petit à petit accaparés toutes les terres situées aux alentours de Yanoun, afin de créer une continuité territoriale avec les autres colonies. Depuis lors, les exactions se sont multipliés dans le but de chasser les habitants. Aujourd'hui, les collines environnantes sont interdites aux Palestiniens, les colons ont installé quelques baraquements, des miradors, les fameux projecteurs et plusieurs routes sur lesquelles nous verrons tout au long de notre séjour, circuler des véhicules militaires et des voitures de gardiens de la colonie... En allant faire des courses en ville, Sandrine et Anne découvrent que la majorité des produits vendus sont d'origine israélienne, les Palestiniens sont obligés de consommer les produits des occupants. Mais la dépendance ne s'arrête pas là : la plupart des hommes de Yanoun sont également obligés de travailler pour l'occupant ! Les exemples sont nombreux. Zāhi a une formation de mécanicien et il travaillait en Israël. Avec la construction du mur, il a perdu son travail. Sāmeh, son frère, travaille dans une colonie voisine, où il ramasse des poivrons pour un salaire de misère. Plusieurs jours durant la même chose se reproduit : parti au milieu de la nuit, nous le voyons revenir en fin d'après-midi, refoulé à l'un ou l'autre des check-point. Non seulement, le salaire n'entre pas, mais il perd les frais de transport d'une journée.

14 avril

Aujourd'hui est un grand jour : l'arrivée d'une pelle mécanique pour la construction de route. Cette dernière est subventionnée par une association belge et l'idée est d'améliorer la qualité du chemin en terre relayant Yanoun à Akraba, si mauvaise que les voitures sont très rapidement endommagées. Comme ces travaux sont mal vus par les colons, une protection est nécessaire lorsque la pelle mécanique quitte le village immédiat, ainsi que la nuit. Plusieurs d'entre nous vont rendre visite aux habitants de Yanoun bas. Ils se rendent à la maison d'Adnan. A leur arrivée il y a tout d'abord un moment de panique et frayeur chez les femmes et les enfants, ils ont cru qu'il s'agissait de colons. Adnan travaille pour le ministère du commerce de l'AP à Naplouse, mais à cause des check points, il ne peut pas s'y rendre régulièrement. D'ailleurs, la route qui permettait de rejoindre cette ville en 20 minutes est interdite aux Palestiniens et le même trajet prend désormais plusieurs heures. Nous discutons de la situation internationale, spécialement de la situation en Irak, qui inquiète beaucoup les Palestiniens.

Sur le plan local, Yanoun bas a également souffert des violences des colons : plusieurs hommes et une femme enceinte ont été blessés par balles, soit par l'armée, soit par les colons. Comme dans le village du haut, les femmes et les enfants sont traumatisés, mais on sent chez eux une conscience un peu différente : quoi qu'il arrive, ils ne partiront pas ! « Nous préférons mourir sur notre terre plutôt que de la quitter ».

Arrivée en fin de journée de Pilar, Cindy (canadienne) et Josette (française).

Pour protéger la pelle mécanique, nous nous répartissons des tours de garde jusqu'au matin. La nuit est calme, sauf un peu de mouvement sur la colline d'en face et une fausse alerte au milieu de la nuit : ce n'est qu'une voiture qui vient chercher Sameh qui tente une nouvelle fois (en vain...) de rejoindre la colonie, où il travaille.

15 avril

Emmanuel a organisé pour les enfants de l'école une représentation théâtrale. Déguisé en clown avec un nez rouge et un parapluie, il amusera beaucoup les enfants dont les rires ont du retentir dans toute la vallée.

L'après midi, un pneu du tracto-pelle a éclaté et il faut escorter le tracteur à Akraba (5 kilomètres), pour le faire réparer. Le propriétaire du tracteur, Rashid, en profite pour ramener une citerne d'eau pour les champs. Il y a quelques mois, alors qu'il labourait (ses champs se trouvent en contre-bas de Yanoun), des coups de feu ont endommagé son tracteur et ce n'est que depuis la semaine passée qu'il est revenu, réparé, au village. Nous sentons alors que Rashid n'est pas rassuré. Sur le chemin du retour, nous croisons Sameh... inutile de raconter sa journée.....

Nous allons rendre visite à la famille de Najeh, dont la maison se trouve un peu à l'écart du village. Il y a plusieurs années, le père de Najeh, plus de 80 ans, a été tabassé par des colons et il a perdu un œil. Cette famille possède une magnifique petite maison et un petit jardin qui est entretenu avec soin. Là encore, on sent que l'attachement à la terre est plus fort que la peur.

Le soir l'ambiance est tendue à la maison des Internationaux. Notre groupe va devoir se scinder en deux, car il faut du monde à Hébron pour une action, dont nous ne savons que peu de choses. En nous voyant parler, les villageois présents semblent inquiets. Qu'arrivera-t-il si la relève ne pouvait pas être assurée ?

Le lendemain, Pilar, Anne, et Yacine quittent le village pour se rendre à Hébron. Sur la demande de Abdel Latif, Emmanuel, qui doit rentrer en France, fera un crochet par Ramallah. Il doit se renseigner sur le début des travaux de la ligne électrique : le projet qui touche plusieurs village de la région est déjà financé par l'Union Européenne. Les travaux commenceront bientôt, mais seulement à la condition d'une présence internationale pour les protéger... Il est quand même étonnant, que les colons puissent ainsi retarder un projet avec des financements internationaux ! A terme, grâce au confort et à la sécurité engendrée par l'électricité permanente, Abdel Latif espère que d'autres familles reviendront s'installer dans leur maison.

16 avril

Le matin, Sandrine et Cindy accompagnent Maryam pour sortir les moutons. Sur la colline, nous entendons les colons qui travaillent : bruits de tronçonneuses, chants, musique, mais nous avons du mal à évaluer la distance. Nous écourtons notre matinée dans les pâturages, Maryam semble inquiète et préfère redescendre. Tel est le quotidien des habitants, vivre dans l'angoisse perpétuelle. Les colons sont bien conscients que c'est le meilleur moyen pour pousser les gens à la fuite et ils font tout pour entretenir le sentiment de peur.

Nous visitons les installations détruites par les colons : citernes d'eau éventrées, l'ancien générateur complètement saccagé etc. Les travaux sur la route ont l'air de déranger les colons, on les voit qui observent le village à la jumelle et les villageois s'inquiètent. Comme si le fait d'entreprendre des travaux publics étaient « une provocation ».

C'est le week-end et plusieurs jeunes étudiants de l'Université de Naplouse rentrent pour deux jours dans leur village. Ils nous racontent les difficultés rencontrées par les étudiants dans cette ville. Officiellement interdits de se trouver dans la ville (alors qu'ils sont inscrits à l'université), ils passent par les montagnes pour éviter le check-point. La semaine passée, un jeune étudiant en journalisme de 22 ans, s'y est tué après avoir été poursuivi par les soldats. Après les manifestations de protestation qui se sont déroulées dans l'université, celle-ci a été fermée pendant plusieurs jours. Le quotidien des étudiants palestiniens... L'un d'eux, Ashraf, nous raconte son histoire : la maison qu'il partageait avec d'autres étudiants a été bombardée et il a reçu plusieurs impacts, dans la main et le dos. Comme il a toujours des bouts de métal dans le corps, ces derniers déclenchent les détecteurs à métaux aux points de contrôle, ce qui ne manque pas de lui créer d'autres problèmes. Lui aussi, se rend illégalement à Naplouse et il a momentanément interrompu ses études pour gagner suffisamment d'argent pour se faire opérer une nouvelle fois.

La nuit est agitée : vers 3h30, deux voitures s'avancent vers le village, tous phares éteints. Tandis que l'une d'elle monte tout près de notre maison, l'autre fait un détour vers une autre maison plus bas. À un moment, elles se rejoignent, comme si la première avait intercepté l'autre. Discussions, cris, puis elles repartent dans un bruit de moteur infernal. Nous ne saurons jamais les détails de cette histoire, mais le matin, nous accueillons avec soulagement le bruit des appels à la prière qui nous viennent de Naplouse...

17 avril

Nous passons un moment avec la famille de Yasser qui retourne son jardin à l'aide d'un âne qui appartient collectivement au village. Sa maison est située un peu à l'écart des autres, à proximité des installations coloniales sur la colline. À présent, sa famille a dû se replier dans la maison de ses parents plus au centre du village, suite aux multiples interventions des colons, dont ils nous parlent. Un jour par exemple, en l'absence de Yasser, deux colons sont descendus sur des chevaux et ont terrorisé la famille qui s'est réfugiée dans la maison, après avoir fait mine notamment de vouloir enlever un petit enfant de trois ans. Durant $\frac{3}{4}$ d'heures, ils sont restés autour de la maison, où étaient enfermés la mère et les enfants, jetant de cailloux, tapant contre la porte en fer...notre gorge se serre, nous sommes mal à l'aise, que dire, que faire ?

A tous les internationaux, les villageois répètent et répètent leurs malheurs, leurs épreuves mais la situation ne change pas. Nous allons repartir du village avec nos carnets pleins de notes, d'histoires qui sembleront surréalistes en Europe...

Durant toute la journée les colons ont montré beaucoup de présence. Une voiture a été signalée à Yanoun bas, une voiture de l'armée passe aux abords du village, une autre voiture des gardiens de la colonie passe dans le village, elle s'arrête à notre hauteur, l'homme nous observe, puis repart. Tous ces petits signes exacerbent la tension, qui est déjà grande à cause des travaux en cours. Les villageois sont très inquiets, ils ont peur que les colons agissent durant la nuit. Les hommes du village décident de rester éveillés toute la nuit autour de la pelle mécanique. La décision est également prise de laisser le générateur en marche, ce qui représente un grand sacrifice, car les ressources en essence pour le faire marcher sont limitées. Pour nous rassurer, ils nous parlent de l'armée israélienne qu'ils ont déjà appelé plusieurs fois pour se protéger. Voilà à quel point la situation est absurde : une armée d'occupation qui – parfois – « protège » les habitants devant les exactions de colons, envoyés par le gouvernement de Tel-Aviv...

Le 18 avril

Enfin, la nuit a été calme et nous nous reposons de la longue veille. Comme le départ est fixé au lendemain, Jonas et Sandrine passent la journée à rendre visite au villageois pour leur dire au revoir. Dans l'après-midi, le reste du groupe arrive : Françoise, Catherine, Juliette, Liliana, Gérald, Ridha et Djalal vont prendre la relève pour quelques jours. Leurs premières paroles : « *c'est magnifique, on dirait l'Ardèche...* »...

Al-Khalil (Hébron)

Le 19 avril

Sandrine, Jonas et Josette partent pour rejoindre Pilar, Yacine et Anne qui sont à Hébron depuis 2 jours. L'entrée de la ville est laborieuse : nous devons changer de véhicules à plusieurs reprises pour passer les tertres de terre, installés par l'armée et qui bloquent tous les accès. A un moment, notre taxi arrive près d'un monticule, il prend son élan et plante la voiture sur le tas, les quatre roues dans le vide. Des jeunes se tiennent à proximité pour porter les voitures de l'autre côté... Tant bien que mal, nous parvenons à rejoindre le bureau de l'IPYL (Internatinal Palestinien Youth League), où nos amis nous attendent. Cette petite ONG, qui sera notre partenaire sur place est une petite structure locale qui travaille notamment sur des programmes d'échange entre jeunes. Après une discussion avec son directeur, Adli, nous apprenons qu'il y a une urgence : une famille, qui habite au Djebel Djawhar, dans le quartier de Mahawer, à proximité immédiate de la colonie de Kyriat Arba a reçu une notification de destruction sur deux de leurs maisons par l'armée. Nous décidons d'accepter la proposition de rejoindre la famille Dana, qui attend l'armée pendant la nuit prochaine, afin de prendre leur témoignage. Kyriat Arba est une colonie de quelques 6000 colons, d'origines essentiellement française et américaine. Elle forme l'épine dorsale des petites colonies implantées dans la vieille ville et dans les alentours. Nous allons l'apprendre, il existe en fait un projet de créer un couloir sécurisé entre cette colonie et les colonies de la vieille ville autour de la Mosquée d'Ibrahim/Tombeau des patriarches. Plusieurs maisons ont déjà été détruites dans ce but.

Nous avons le temps d'aller déposer nos affaires en vieille ville, où un appartement récemment restauré est mis à disposition des internationaux. Nous traversons ce qui fut les souks animés de Hébron, mais depuis la seconde Intifada tout est fermé, car les couvre-feux sont pratiquement permanents. Cela sape les efforts de réhabilitation du **Comité de Réhabilitation d'Hébron (HRC)**, qui tentent de revaloriser la vieille ville en rénovant les anciennes maisons. Depuis le début de l'Intifada en 2000, la plupart des habitants ont quitté H2, la partie de la ville qui reste formellement sous contrôle israélien et qui comprend notamment la vieille ville. Nous circulons dans les ruelles désertes, croisons quelques enfants. Cela paraît incroyable, mais au-dessus de nous, les Palestiniens ont fixé des grillages pour retenir les débris que jettent les colons depuis le haut des maisons qu'ils occupent. Lorsque nous rejoignons enfin Adli, c'est un peu la panique, il commence à se faire tard (vers 17h00) et le couvre-feu est en train de se mettre en place. Nous trouvons tout de même un taxi, mais le chemin qui nous aurait permis en quelques minutes à pied de relier la vieille ville au quartier Mahawer n'est pas ouvert et nous faisons un détour en voiture de plus d'une demi-heure. Le chauffeur nous laisse à un endroit situé en contre bas d'une colline, les maisons se trouvent en haut. Lorsque nous commençons à monter, nous croisons de jeunes soldats qui installent le couvre-feu, le regard terrifié derrière leurs fusils d'assaut, une terreur pensons-nous qui doit les rendre plus dangereux encore. Plus loin, un char embusqué dans une ruelle, sur le bord de la route, une voiture bleue totalement défoncée par un char et un monticule de poubelles à moitié brûlées, auquel les camions de la ville n'ont pas accès à cause des barrages. Lorsque surgissent des enfants qui portent leur résistance en se réappropriant la rue par des jets de pierre sitôt les soldats passés, l'atmosphère dans laquelle nous apparaîtra la ville ces prochains jours est posée : une ville sous une occupation militaire brutale, étouffant sous les couvre-feux et la violence. Heureusement tout le monde dans le quartier connaît la famille Dana et nous n'avons aucun mal à trouver leurs maisons.

A notre arrivée, Abu Mazen, d'un âge déjà respectable nous explique la situation : les projets de démolition sont prévus pour cette nuit, demain peut-être... Nous visitons les maisons. Elles sont situées au milieu d'une sorte de terrain vague, tout ce qu'il reste d'un verger d'arbres fruitiers après le passage des bulldozers de l'armée. Ils sont ensuite installés un système de « barbelés rasoirs » qui s'appuient contre les maisons et les limites de la colonie ont ainsi avancé de 20 à 30 mètres... Le mur de la cuisine de la maison du haut a été totalement détruit lorsque les bulldozers ont poussé les débris, les maisons ont toutes les volets clos du côté de la colonie pour éviter les jets de pierres..... Le soir nous nous retrouvons avec la famille dans une des maisons menacées, l'ambiance est tendue, pénible. Ils nous racontent... le 5 avril, un jeune palestinien a tenté de s'introduire dans la colonie, l'armée l'a abattu avant qu'il ne puisse faire quoi que ce soit, mais l'armée soutient qu'il est passé entre ces deux maisons et que celles-ci menacent donc la sécurité de la colonie. Dans la même nuit, lors des échanges de tirs, un adolescent de la famille a été grièvement blessé alors qu'il était caché dans le couloir, derrière un canapé. Comme nous nous situons en H2 (sous contrôle israélien) l'ambulance a mis plus de trois heures pour arriver ! Après la destruction de leurs terres, ce sont à présent les maisons qui sont menacées... La famille a reçu l'avis de destruction la veille de la Pâques juive, deux heures avant que toute l'administration israélienne ne ferme pour plusieurs jours. Alors que la famille était dans l'incapacité de présenter un recours, les soldats sont venus pour leur conseiller de sauver les fenêtres et les portes... Selon la famille, c'est la procédure habituelle pour faire croire que les maisons étaient vides. La nuit se passe de manière tendue : nous dormons tout habillés... attendant avec angoisse les bruits de crosse sur la porte.

Le 20 avril

Il ne s'est rien passé durant la nuit. Nous avons un contact avec l'avocat de la famille, Shlomo Lecker, un avocat israélien spécialisé dans ce genre d'affaire. D'après son analyse, il semblerait que l'armée ne soit pas intervenue à cause de notre présence et il nous demande si nous pouvons rester quelques jours afin qu'il ait le temps de présenter le recours devant la justice militaire dans un premier temps.

Dans la matinée, nous découvrons le quotidien des Palestiniens de ce quartier, qui a été déclaré "zone militaire fermée" : les patrouilles interviennent directement dans les maisons, les sirènes retentissent dans toute la ville et les gens n'ont pas le droit de sortir de chez eux. Nous voyons quatre soldats entrer dans l'immeuble de Sameeh, qui a l'air de tenir toute cette communauté sur ses épaules. Nous apprendrons plus tard qu'ils sont allés dans son appartement, qu'ils ont mis toute la famille dans une pièce et se sont installés dans le salon sur le canapé, interdisant même à sa fille de 4 ans de se rendre aux toilettes.

La journée se passe ainsi à l'intérieur des maisons, puisqu'il est interdit de sortir. Nous sommes vraiment bien accueillis, les gens sont d'une chaleur étonnante si l'on pense les conditions difficiles qu'ils vivent. Durant tout notre séjour ils feront tout pour notre confort, pour que nous ne soyons jamais en danger....

Dans ce quartier, la violence est quotidienne et toute la population se trouve prise en entaille entre les colons d'un côté et l'armée de l'autre. Humiliations quotidiennes ou violences plus graves : ils nous montrent une coupure de presse. En 1996, le 11 mars, les colons ont envoyé une bombe incendiaire dans une des maisons. Les gens ont pu sortir mais un homme est retourné dans la maison pour chercher un enfant, il a été asphyxié et garde de nombreuses séquelles. Les soldats ont, soi-disant, mené une enquête mais aucune suite n'a été donnée...

Dans la journée, un groupe de sept Espagnols parvient à s'approcher des maisons. Le quartier est toujours sous couvre-feu renforcé, alors Pilar, Anne et Jonas vont à leur rencontre, quelques rues plus loin. Drôle d'ambiance... des soldats et des blindés israéliens, en face des enfants qui courent, toujours tentés de jeter des pierres. Tout à coup, nous apercevons les Espagnols plus bas, entourés de gosses eux aussi, qui tentent tant bien que mal de nous rejoindre. Lorsque nous tournons la rue, les soldats chassent les enfants avec une grenade assourdissante et une bombe lacrymogène. Pendant ce temps, Sandrine observe trois enfants (environ 12 ans) de la colonie qui se sont installés près de la barrière. Ils jouent avec des armes en bois et ils visent en direction du quartier arabe. Leurs parents arrivent et leurs montrent comment tenir correctement les "fusils". Toute la journée nous voyons les colons défiler, ils regardent le quartier, il y en a même un qui urine ostensiblement dans la direction des habitants arabes. Alors que les Palestiniens survivent dans des conditions difficiles, terrés dans les maisons, les colons vivent tout à fait normalement : ils attendent leurs bus climatisés avec télé, ils promènent leur berger allemand et jouissent d'une totale liberté de mouvement y compris vers la vieille ville et la mosquée d'Ibrahim/tombeau de patriarche, où les Palestiniens n'ont plus pu aller depuis deux ans.

Un peu plus tard, les soldats viennent contrôler nos pièces d'identité. L'ambiance est tendue, Josette doit leur remettre sa pellicule photo, sous prétexte qu'elle aurait essayé de photographier des soldats. Ils veulent confisquer les autres appareils, mais là, nous résistons. Trois personnes du **TIPH** (Temporary International Presence in Hebron) arrivent à ce moment-là. Ce sont des observateurs internationaux, mandatés par l'ONU. Ils patrouillent dans les rues de Hébron et prennent des photos, afin de rendre compte à leurs gouvernements.

Sans aucun pouvoir d'intervention, leur présence semble toutefois avoir un certain effet sur les soldats. Nous les verrons souvent durant notre séjour...

Après l'arrivée des Espagnols, nous comptons désormais une bonne dizaine de personnes et nous réfléchissons à la meilleure manière d'attirer un peu d'attention sur ces maisons. Nous décidons d'organiser pour le lendemain, une petite manifestation contre les destructions de maisons et nous contactons la presse pour voir s'ils ne voudraient pas venir. En attendant, nous préparons déjà les banderoles : « **Palestinian Rights are Human Rights, Stop House Demolition** ». Au moins, cela aura occupé les enfants... Dans le même ordre d'idée, le soir, nous dictons un communiqué de presse par téléphone pour les médias en Suisse.

Le soir, un groupe occupe la maison du haut, nous sommes restés dans une maison en bas. Lorsque nous entendons un tir, nous nous réfugions tous dans une pièce, la même pièce que celle où l'adolescent a été blessé par une balle perdue... Les Palestiniens, eux, arrivent encore à faire de l'humour et essayent de nous détendre. Il faudra l'entrée fracassante de Jonas sortant de la salle de bain avec les cheveux droits sur la tête et du savon encore de partout pour nous faire rire... En face de nous, une petite fille est recroquevillée sur le canapé, elle a peur et rentre dans une sorte de mutisme. Par téléphone avec les habitants en haut, nous apprenons que l'armée a tiré alors qu'un enfant apportait de l'eau à l'autre groupe. L'armée arrive et soutient que les hommes ont tiré en l'air... nous ne le saurons jamais. Mais lorsque le TIPH fera un rapport en se basant sur notre témoignage, l'armée soutiendra qu'"il n'y avait aucune activité militaire dans ce secteur". Comme il nous est interdit de sortir des maisons, nous essayons de contacter différents organismes : le TIPH nous répond qu'ils ne peuvent pas se déplacer pour l'instant, car c'est apparemment très tendu dans toute la ville. Le contact avec le consulat suisse est presque comique : la personne qui nous répond qu'elle ne peut rien pour nous, se marre au téléphone... Quant au DCO, l'office de liaison de l'armée israélienne, le téléphone sonne dans le vide...

21 avril

Tôt le matin, l'armée intervient à nouveau dans la maison du haut.

Notre manifestation ne déplace pas les foules : seulement deux photographes de l'AFP sont venus pour faire des photos, ils ont d'ailleurs eu du mal à passer, car le quartier est toujours bloqué. Les autres ne viendront pas, ils nous demandent de rappeler "s'il y a du sang"...

Anne et Yacine repartent pour Jérusalem, en profitant de la voiture des journalistes. De là, ils espèrent se rendre à Gaza. Dans l'après-midi, nous arrivons à bouger un peu dans le quartier pour faire quelques courses. Tout est triste et désert dans la rue. Une jeep militaire passe. Les gens se cachent un instant, puis continuent leur route.

Lorsque nous revenons, des militaires sont dans une maison. Ils ont une carte, observent le coin, font des commentaires. Puis, ils obligent Abu Mazen à ouvrir toutes les portes et les fenêtres. La scène semble absurde, ils semblent sortis tout droit d'un film américain. Le soir Abu Mazen nous mimera la scène, et nous rigolerons beaucoup. Toujours cette dérision...

En fin d'après-midi, la famille essaye de remettre un peu d'ordre dans l'une des maisons pour qu'on puisse s'y installer. Cette fois, ce sont les colons qui interviennent tout de suite, en lançant des menaces et des pierres. Malgré notre détermination à s'installer dans cette habitation, la famille refusera.

Le soir, Pilar donne une interview dans l'émission Forum de la **Radio Suisse Romande**.

Le 22 avril

Pour la première fois depuis notre arrivée, le couvre-feu est levé pour quelques heures et nous pouvons sortir. Nous visitons **l'association de quartier Al Mahawar**, qui est dirigée par notre hôte, Sameeh Dana.

Al Mahawar Society, fondée en 2000, s'occupe d'un quartier d'environ 40 000 personnes : programme de distribution de médicaments, d'habits, de nourriture pour quelques 600 familles pauvres. Distribution de lait gratuit pour des familles avec des jumeaux....Sameeh aimerait créer une maison de jeunes et nous fait visiter le bâtiment prévu. Une fois par mois, une fête réunit tous les enfants d'un certain quartier. Ce rendez-vous ne permet pas seulement aux enfants de se changer les idées, il y a également des psychologues qui peuvent ainsi repérer les cas de traumatisme les plus graves.

Nous visitons le Centre Médical. Il y a un encadrement de Médecins et de psychologues. De nombreuses mères sont là avec leurs enfants malades. Sandrine et Pilar assistent à une séance réunissant une psychologue et plusieurs petites filles âgées de 4 à 13 ans. Elles dessinent leur quotidien, expriment leurs peurs. Sur les dessins sont représentés des soleils qui pleurent, des enfants qui crient et des soldats qui tirent sur des maisons, des chars...De nombreux enfants ont des problèmes et traumatismes liés à l'occupation.

Un peu plus tard, Sandrine fait une interview pour la **Radio Suisse Italienne**.

Nous rencontrons une femme dont le fils de 16 ans, Umran Abdel Mughni Abu Hamdieh, est mort le 30 décembre 2002, tué par des gardes-frontières. Elle vient demander de l'aide à l'association, car son mari est également mort et elle n'a plus les moyens de subvenir aux besoins de sa famille. Nous croyons comprendre qu'il s'agit d'un cas de « loterie » : des témoignages font état d'un jeu macabre auquel se serait livrés, par ennui, certains soldats. Au check-point, ils auraient fait tirer un papier dans une sorte de chapeau. Chaque papier porterait un mot, correspondant à une action : bras ou doigt cassé, jusqu'à la mort. Comme nous croyons comprendre qu'il s'agirait de quelque chose comme cela, nous décidons d'approfondir ce témoignage. Nous rencontrerons un délégué de B'Tselem et il semble que ce ne soit pas le cas. En fait, l'affaire a été médiatisée, car pour la première fois, les quatre gardes-frontière ont été arrêtés et B'Tselem a assemblé un grand dossier sur l'assassinat de Umran, qui pourrait servir dans un procès.

Le groupe des Espagnols a décidé de repartir. En attendant le reste de notre groupe, nous ne serons plus que trois.

L'interview de Pilar sur la RSR a trouvé un certain écho. Le journal régional neuchâtelois **l'Express** appelle et Jonas donne une interview.

De retour aux maisons, nous apprenons que la procédure judiciaire se trouve à la Cour de Justice militaire et l'avocat pense avoir bloqué la démolition pour quelques jours. Selon lui, il n'y a aucune chance que le juge militaire annule la décision, mais il lui faut son refus avant de pouvoir s'adresser à la Haute Cour de Justice. L'avocat nous informe également qu'à terme, ce sont plus d'une dizaine de maisons qui sont menacées dans le quartier « pour assurer la sécurité de Kyriat Arba ».

Le reste du groupe arrive de Yanoun et le temps leur faire la visite, l'après-midi est déjà avancée.

Le 23 avril

Toujours la présence des soldats.... Nous nous réunissons pour discuter dans la maison du haut, à quelques dizaines de mètres des colons qui nous observent aux jumelles. Cette maison, a failli être détruite totalement lors de la destruction du verger, d'ailleurs le mur de la cuisine a été enfoncé par les bulldozers. Ce n'est que grâce à un concours de circonstance qu'elle est encore, plus ou moins, debout. Les fenêtres et les murs sont criblés de balles, on nous raconte que les colons sont entrés une fois et ils ont tout détruit. La famille a fini par s'enfuir, parfois l'homme vient encore nettoyer. Encore une maison « abandonnée », dont la démolition ne soulèvera pas beaucoup d'émotion...

Jonas fait une interview pour le **Courrier (Genève)**.

En fin d'après midi, nous rendons visite à la famille de Umran, le jeune martyr dont nous avons rencontré la mère à l'association de Sameeh la veille. La mère nous montre une coupure de journal datant du 31 décembre 2002 qui relate les faits. Elle nous donne également une photo de son fils. C'est un moment pénible, le désespoir de la famille, la colère aussi. Nous décidons de rencontrer directement B'Tselem pour essayer de porter le témoignage en Europe. Mais quelle en sera l'utilité pour cette famille, dont la vie a été brisée ?

Le 24 avril

Toujours pas de couvre-feu... Sameeh a décidé de nous emmener pour un grand tour à travers Hébron, mais d'abord nous retournons à l'association **Al Mahawar**.

Un médecin nous raconte que sur les 3000 enfants que compte le bassin de population dont s'occupe l'association, plus d'une centaine présentent des symptômes post-traumatiques aigus, ce qui représente une proportion immense. Le médecin nous parle également de l'augmentation du retard de développement chez les enfants et les adolescents, retards dus à l'angoisse engendrée par la violence et les bouclages. Comme cette association est la seule structure de H2 qui fonctionne tant bien que mal, d'autres organisations coopèrent, tels **Médecins Sans Frontières** qui ont développé un programme spécifiquement psychologique.

Nous visitons le **Relief Medical Comittee (UPMRC)**. Là encore, on nous parle de tous les problèmes et les conséquences de l'occupation et de la colonisation. Les barrages sont là pour détruire la circulation, le mouvement, le développement. Ils bloquent les routes avec des monticules de terres jusque dans les petites rues pour gêner la circulation des voitures, des ambulances, des camions-poubelles. Les effets sont désastreux : ce qui est en danger, c'est tout le réseau de santé, l'éducation, la structure sociale et économique de la société palestinienne.

Face à cela, les moyens à disposition semblent dérisoires et pourtant ils ont leur importance. L'UPMRC a développé un programme pour augmenter le nombre de sages-femmes capables de faire les accouchements à la maison. En effet, les conditions d'accouchements ont changé. Avant les femmes pouvaient se rendre dans les hôpitaux, maintenant le risque de rester bloqué aux barrages et aux check points est trop important

Ensuite, nous nous rendons auprès du bureau du Gouverneur de l'Autorité palestinienne (AP) à Hébron. Son assistant nous reçoit. Ce bureau est au courant des problèmes des maisons de la famille Dana, d'ailleurs les frais d'avocat sont supportés par l'AP. On nous explique comment

les démolitions se passent normalement. En plein milieu de la nuit, des centaines de soldats bouclent totalement tout le quartier. Les habitants sont rassemblés à un endroit et doivent souvent y rester plusieurs jours. En général, la destruction même a lieu vers le lever de soleil. Nous avons l'impression que le gouvernorat de Hébron est totalement impuissant pour tout ce qui concerne H2. C'est bien les Israéliens qui contrôlent encore effectivement Hébron.

Plus tard, nous rencontrons enfin une personne de **B'Tselem**, Musa, qui nous parle de l'affaire Umran. Il nous explique que les rumeurs de « loterie » sont non fondées, mais l'histoire est assez choquante comme ceci. Sans raison apparente, alors qu'il n'y avait pas de couvre-feu, le jeune garçon a été emmené en jeep par les gardes-frontière. Apparemment cela arrive de temps en temps et en général les jeunes s'en sortent avec quelques coups et humiliations. Plusieurs jeunes ont donc suivi la route que la voiture a prise. Cette fois, un peu plus loin, le jeune est retrouvé près d'une station essence, le crâne fracassé. B'tselem a réussi à convaincre la famille de procéder à une autopsie qui a prouvé l'implication des gardes-frontières. A la suite de nombreuses pressions (presse...), la procédure a pu finalement suffisamment avancer pour permettre l'arrestation des responsables. Selon Musa, B'tselem voit le procès à venir comme un test, d'autant que les enquêtes ont révélé que d'autres exactions violentes ont été faites par la même unité : vols dans des magasins, passages à tabac etc. Un rapport complet sur ce procès se trouve sur le site de B'Tselem : www.btselem.org.

Nous finissons cette journée un peu folle – nous nous sentons presque comme Joe Sacco dans une de ses BDs – en nous rendant à un vernissage à **l'Association France-Hébron**, où nous avons l'espoir de rencontrer du monde susceptible de nous remplacer dans les maisons après notre départ fixé au lendemain. L'ambiance est un peu étrange : la salle est remplie par des expatriés qui discutent de leur quotidien. Tout cela nous paraît un peu irréel et nous repartons bientôt. Le soir, la CCIPPP nous informe qu'un groupe viendra demain et le **Christian Peace Team** (CPT) qui fait un grand travail d'interventions civiles à Hébron depuis plusieurs années, est également près à assurer une relève.

Le 25 avril

L'assistant du gouverneur d'Hébron nous avait demandé de rendre visite à la famille al-Razem qui habite une maison un peu au-dessus de la famille Dana. Le but est de rétablir le contact avec le bureau du gouverneur, car depuis plusieurs jours, il n'avait pas eu de nouvelles. Nous avons repéré la maison, elle est recouverte d'une toile de camouflage de l'armée et nous pensions qu'elle était totalement occupée par l'armée et donc inhabitée. Nous arrivons le plus discrètement possible jusqu'à la maison. Nous passons par une magnifique terrasse bien entretenue et fleurie, avec une splendide vue sur Hébron. Trois hommes nous accueillent dans une chambre du rez-de-chaussée. Tous les volets sont fermés et les femmes et les enfants se sont installés ailleurs. Depuis deux semaines, les soldats se sont installés dans les étages supérieurs du bâtiment. Deux familles de 13 personnes en ont été chassées. L'armée est arrivée dans la nuit et elle a évacué les Palestiniens hors de chez eux. A 11h00 du matin, les étages supérieurs étaient occupés par l'armée qui amènera encore du matériel. Malgré la présence de la Croix Rouge, les familles n'ont eu qu'une heure pour reprendre quelques-uns de leurs biens. L'armée a décrété l'occupation de cette maison jusqu'à la fin du mois, en fonction de la situation, mais l'homme n'en croit rien. Pour lui, si les soldats ont pris la peine d'installer de l'équipement lourd, c'est qu'ils ont l'intention de rester plus longtemps. Nous établissons le contact avec le bureau du gouverneur, mais nous nous demandons tout de même ce qu'ils seront capables de faire...

Là encore, nous en sommes réduits à prendre simplement le témoignage : nombreuses exactions de la part des colons, deux frères en prison (dont un depuis quelques jours seulement !), voitures détruites etc. Le comble de l'absurdité est atteint lorsqu'ils nous montrent un article dans un journal israélien : il y est écrit que cette maison pose un problème de sécurité à la colonie de Kyriat Arba, d'ailleurs la police a fait signer un papier, dans lequel Abu Razem s'engagea à ne pas lui « créer de problèmes »...

Comme notre avion part dans la nuit, nous devons partir en fin d'après-midi. Un groupe de la CCIPPP est arrivé juste à temps, quelques personnes du CPT veulent également passer la prochaine nuit avec la famille Dana. Echanges rapides d'informations, liste de numéros de téléphones importants... Pour nous, c'est un déchirement de quitter la famille avec qui nous avons beaucoup partagé pendant une semaine. Le refus de quitter leurs maisons, malgré les pressions quotidiennes, leur acharnement à s'accrocher à cette terre qui leur appartient depuis des générations – autant d'actes de résistance qu'ils continueront toujours à opposer à l'occupation. Pourtant, au moment où nous rentrons en Suisse, ils ne nous demanderont de ramener qu'un seul message : « **Nous voulons vivre en paix dans nos maisons, sur nos terres !** ».